

Voyager... et l'écrire

Écrire ses voyages stimule de nombreux déposants. Pour un projet de lectures à haute voix, et après avoir relevé près de 80 occurrences dans les dix derniers *Garde-mémoire*, nous (Annie, les deux Elis(z)abeth et Véronique) avons décidé de repérer des voyages non touristiques, mais occasionnés par un projet professionnel, spirituel ou sportif, ces deux derniers parfois concomitants. La difficulté résidait dans le choix des extraits et nous avons retenu dix textes dont la liste suit.

Elisabeth Gillet-Perrot a choisi « Pierre et Marthe au Laos » (APA 3652). Grâce à des lettres et de nombreuses photos datant de 1928 à 1946, Jean-Pierre Mathieu a pu écrire un document remarquable qui relate les séjours au Laos de ses parents (Pierre & Marthe) et de ses frères, aujourd'hui disparus. La famille Mathieu habite le village de vacances d'Elisabeth et elle a pu la rencontrer.

Elizabeth Legros-Chapuis retrace les voyages d'affaires fin-de-siècle (le 19^e) de Jules Bourdon avec ses étonnements londoniens ; les randonnées en bicyclette du tandem René Rioul/Michel Colonna-Ceccaldi, en pèlerinage vers Chartres, dans les années 1950, et le tourisme hors circuits du jeune Cyril en 2007 à Madagascar.

Véronique Leroux-Hugon a choisi un périple lointain effectué par Michel Gau, médecin faisant des missions humanitaires, puis un pèlerinage à Compostelle raconté par Claude Campa, et terminé par les remarques stimulantes de « L'homme qui marche », en l'occurrence Michel Horvilleur.

Annie Venard-Savatovsky a retenu le récit d'un voyage très particulier effectué entre janvier 1943 et octobre 1945 par Robert Descours. Philippe Lecarme fait part de ses *Désillusions perdues*, évoquant des voyages en Suède, Grèce et Italie, tandis que Geneviève Ragache note sur des carnets ses voyages philosophiques en Mongolie, en 2008.

Comme les catalogues sur papier glacé, les destinations sont nombreuses et alléchantes, nous vous soumettons notre choix : il aurait pu être tout autre, pour cette invitation au voyage.

Elisabeth Gillet Perrot, Elizabeth Legros-Chapuis,
Véronique Leroux-Hugon, Annie Vénard-Savatovsky.

Les dix textes retenus

Jules Bourdon : *Notes de voyages*. APA 3072

Claude Campa : *Un pèlerinage, mai, juin, juillet 2017*. APA 3743

Cyril : *Carnet de voyage Madagascar*. APA 2798

Robert Descours : *Récit d'un long voyage-Janvier 1943 à octobre 1945*. APA 3848

Michel Gau : *Les tribulations d'un médecin...* APA 3859

Michel Horvilleur : *L'homme qui marche*. APA 3702.20

Philippe Lecarme : *Les désillusions perdues.1976-2000* APA 2438.4

Jean Pierre Mathieu : *Pierre et Marthe au Laos*. APA 3652

Geneviève Ragache : *Carnets de voyage Mongolie 2008*. APA 3814 et 3814.10

René Rioul & Michel Colonna Ceccaldi : *Adieu, voyages lents...* APA 3112

Jules Bourdon : Notes de voyages
N°APA : 3072 - 166 pages - tapuscrit

Jules Bourdon (1840-1916), polytechnicien, travaille d'abord à la manufacture d'armes de Tulle en 1871, puis entre à la société Hotchkiss où il s'occupe des ventes d'armement. Il écrit ce récit autobiographique à partir de 1904 quand il prend sa retraite. Il y raconte ses voyages d'affaires en Angleterre, Suisse, Autriche, Roumanie, Serbie, Russie... Il y montre un esprit curieux, observateur et obsédé par les détails chiffrés (distances, tarifs, dimensions...).

Voyage à Londres, 1877

Ne sachant pas dire un mot d'anglais, j'avais bien peur d'avoir de la peine à arriver à Londres sans incident. À peine avais-je pris ma place dans le train que le contrôleur, voyant que j'étais français, me demanda de payer un supplément. Mais un Anglais et ses deux filles qui se trouvaient dans le même compartiment que moi et qui parlaient très bien français me dirent de n'en rien faire ; ils firent de vives observations à l'employé en lui reprochant de chercher à voler les étrangers. Ces personnes me servirent d'interprètes jusqu'à Londres et me déclarèrent, par politesse sans doute, qu'elles ne connaissaient pas de pays « aussi beau, aussi agréable que la France, surtout que Paris ».

En partant de Douvres, le chemin de fer longe pendant quelque temps le bord de la mer ; d'un côté s'étend la Manche sillonnée de bateaux ; de l'autre côté s'élèvent à pic des falaises calcaires de 200 mètres environ couronnées de pâturages. On passe dans un tunnel et à la sortie on aperçoit une campagne ravissante, et dans le lointain Folkestone. Les prairies sont fort belles ; des arbres de haute futaie, de formes gracieuses, disséminés dans ces prés, donnent au paysage un aspect tout particulier. De temps à autre on voit des maisons de campagne, construites presque toutes sur le même modèle : rez-de-chaussée et un étage, perron avec marquise ; pièce complètement vitrée comme une serre formant saillie sur la façade et dans laquelle se tient ordinairement la maîtresse de maison, enfin petit jardin avec de jolis massifs. Pas d'ornementation extérieure ; architecture lourde. Mais il ne faut pas juger ces masons d'après leur extérieur. L'aménagement et le confortable qu'on rencontre à l'intérieur font bien vite disparaître la mauvaise impression que l'on a éprouvée d'abord.

Nous passons à côté de Chislehurst, où s'est retiré l'empereur Napoléon III et où vivent encore l'impératrice Eugénie et son fils ; les jeunes Anglaises avec qui je voyage me témoignent toute leur sympathie pour la famille impériale. Elles me citent le nom des villages que nous traversons, noms qu'il m'a été impossible de retenir. On aperçoit partout des pâturages remplis de bestiaux, surtout de moutons ; çà et là quelques houblonnières, dont les plants ne viennent pas plus haute que la vigne chez nous.

Enfin nous arrivons dans les faubourgs de Londres. Leur aspect est on ne peut plus triste ; on dirait d'immenses cités ouvrières ; toutes les maisons & sont construites en briques, dont la teinte grisâtre produit une fâcheuse impression sur le voyageur. Nous approchons de la Tamise, des forêts de mâts s'élèvent sur notre droite. Le chemin de fer passe à hauteur des toits des maisons sur de grands viaducs ; et on voit à ses pieds les larges rues de Londres. [...]

Lorsqu'on arrive sur les bords de la Tamise, on est frappé par le spectacle qui s'offre à nos yeux ; on ne peut pas se faire une idée du mouvement du port de Londres. Que de bateaux

de tous les tonnages, portant les pavillons de tous les pays ! On voit une forêt de mâts le long des quais et dans les docks. Le nombre total des bateaux (entrées et sorties) pendant l'année 1877 est de 66 000 dont 48 000 voiliers et 18 000 à vapeur.

La Tamise, d'une couleur grisâtre, a en moyenne 320 mètres de large. Le premier pont en remontant la Tamise est le pont de Londres ; viennent ensuite ceux de Blackfriars, de Waterloo, de Charing Cross, point en treillis pour le chemin de fer ; de Lambeth ; de Vauxhall ; de Victoria, pour le chemin de fer ; de Chelsea ; d'Albert ; et de Battersea. En général, ils sont beaucoup plus larges que ceux de Paris, et ont un aspect imposant. Les ponts en fer sont presque tous supportés par des piles composées de trois énormes colonnes métalliques reposant sur des massifs en pierre.

La marée se fait sentir à Londres ; l'écart entre la haute et la basse mer est de 3 mètres. C'est à la marée descendante que les bateaux chargés quittent le port ; c'est alors que l'on a, du pont de Londres, une vue magnifique. Mais il ne faut pas se laisser absorber par cette contemplation, car les pickpockets ne manquent pas sur le pont de Londres.

Il n'y a de quais que sur la rive gauche entre les ponts de Westminster et de Blackfriars, ils n'existent que depuis peu de temps. En général la Tamise est bordée par des édifices à plusieurs étages dont les murs sont baignés par le fleuve ; ce sont des magasins qui reçoivent directement, à l'aide de grues disposées à différentes hauteurs, les marchandises qui sont déchargées des navires ; ces grues servent également au chargement des bateaux. Les Anglais, essentiellement pratiques, sacrifient l'agréable à l'utile ; aussi pour voir les bords du fleuve, et les immenses docks situés en aval du pont de Londres, on est obligé de faire une promenade sur la Tamise.

Des bateaux à vapeur, analogues à nos bateaux-mouches, sillonnent la Tamise et passent toutes les 10 minutes à chaque station. Dans tous, en-dessous du pont est une salle buffet où l'on trouve toutes sortes de rafraîchissements, entre autres le *soda water*, ou eau de Seltz pure, dont on fait un si grand usage en Angleterre. La machine, placée au milieu du bateau, est presque toujours une machine oscillante. Un mousse suit les indications du pilote et répète les commandements au mécanicien. [...]

Les voitures les plus usitées sont les cabs à deux ou quatre places ; ce type de voiture n'est pas en usage en France ; le cab est analogue à un cabriolet à capote, fermé en avant par une porte à deux vantaux s'élevant jusqu'à la hauteur de la ceinture du voyageur. Le cocher est assis sur un siège placé derrière et en haut de la capote ; on peut donc voir parfaitement devant soi. En cas de pluie, celui-ci fait retomber un châssis vitré sur le devant de la voiture.

À Londres, les voitures vont très vite, et il n'arrive pas, ou presque pas, d'accidents. Elles prennent leur gauche, contrairement aux usages français ; il en est de même pour les piétons ; aussi, les premiers jours, l'étranger éprouve-t-il une certaine difficulté à circuler dans les rues. Les voitures de brasseurs sont à citer ; leurs chevaux sont remarquables par leur taille et leur force ; ce sont de vrais éléphants.

Avec plusieurs Français logeant à l'hôtel de Versailles, j'ai été visiter le fameux tunnel sous la Tamise construit par le Français Brunel. Il débouche sur la rive gauche tout près des docks. On descend à la station par un grand escalier tournant de 194 marches. Le trajet d'une rive à l'autre dure 2 minutes. Nous comptons, pendant ce temps, pouvoir admirer un peu cet ouvrage si gigantesque dont le guide que nous possédions à l'hôtel donnait une description bien tentante. Mais il faisait noir comme dans tous les tunnels, et il n'y avait

pas sur le parcours les boutiques mentionnées dans le livre et où l'on devait vendre des souvenirs de Londres. Nous avons seulement aperçu, de la station, deux immenses tubes réunis et englobés par la maçonnerie, contenant une voie chacun, et s'infléchissant légèrement vers le milieu de la Tamise. N'ayons donc pas toujours foi à ce que disent les guides.

Population. Les bébés sont ravissants. Les jeunes Anglaises ont un joli teint, et sont bien jusqu'à l'âge de vingt ans environ ; alors leur figure devient anguleuse, les pommettes saillantes, et elles font voir de grandes dents. Elles ont de longs pieds et sont on ne peut plus plates. Si quelques-unes, par exception, portent de jolies toilettes, la majorité des Anglaises portent des costumes de toutes couleurs, sont habillées sans goût et ont une démarche déplorable. On porte encore la crinoline en Angleterre. J'ajouterai qu'il ne faut cependant pas trop généraliser mon appréciation ; on rencontre dans les rues de Londres de jolies Anglaises.

Claude Campa : *Un pèlerinage, mai, juin, juillet 2007*

APA 3743.

Claude Campa a longuement mûri un projet qu'enfin en 2007 elle décide de réaliser : partir seule de chez elle (Toulouse) pour aller à pied à Saint-Jacques de Compostelle. La communion dans le silence et le rythme des pas, les calligraphies emmêlées de tant d'empreintes au sol, ce sont les prières des fourmis obstinées que nous sommes » Elle vit ce pèlerinage comme une expérience mystique de maturation et de détachement.

Le poids du départ.

J'ai souvent marché seule en montagne et en itinérante.

Je disais à mes proches :

Le plus difficile, c'est la préparation du sac, si tu fais un bon sac, le plus délicat est fait. Savoir discerner le superflu du nécessaire, et même le nécessaire de l'indispensable.

Je n'avais jamais préparé une si longue marche [...]

J'aimer marcher légère. Je n'ai pas la peur du manque. Un sac de huit à neuf kilos sur le dos, au bout de quelques jours, s'intègre au poids de mon corps et ne me fait pas peine.

Avant de partir à Compostelle (j'ai toujours pensé vers Compostelle, ne sachant pas jusqu'aux derniers jours si j'aurais le courage, la force, la volonté, la chance, le bonheur d'y arriver), j'avais entendu dire que beaucoup de pèlerins étaient obligés, en cours de route, de revoir leurs affaires « à la baisse » et que les bureaux de poste espagnols étaient accoutumés à envoyer des colis chargés d'affaires jugées soudainement superflues.

J'ai marché en montagne, j'ai marché dans le désert.

Je me suis dit : sur le chemin de Saint-Jacques, on traverse les Pyrénées, c'est l'affaire de quelques étapes et puis tout le long du chemin on n'est ni en montagne, ni dans le désert. Tu vas passer dans des villages et même dans de grandes villes, tu ne t'extraies pas de la civilisation ; au contraire tu vas longer un chemin historique tracé au cœur d'une civilisation. Evite le réflexe montagnard du marcheur qui doit à tout prix assurer son autonomie.

Il s'agit d'autre chose.

Sur la route, il y aura du ravitaillement, des commerces, des pharmacies. Inutile de vouloir préparer un condensé de tout cela à transporter sur ton dos. Je suis partie sans

guide (je parle du livre) avec quelques fiches imprimées pour le sentier du piémont, une carte de l'Ariège au 50/1000. Pour la suite j'aviserais.

Un carnet de bord, un petit livre très peu encombrant d'Erri de Luca : pour moi, cela faisait partie de l'indispensable, pouvoir écrire et lire. Une gourde d'un litre pour l'eau. Un duvet très léger. Des sandalettes me tenant suffisamment aux pieds pour les soulager au besoin de l'emprisonnement permanent dans des chaussures de marche fermées (c'est ce que j'ai appelé plus tard donner une seconde vie à mes pieds). Des vêtements de pluie pouvant me protéger des pieds à la tête, un très bon chapeau aussi, pour le soleil.

.....

13 Juin, Tosantos.

Émotion, cœur ouvert.

Les courbes des petites collines et celles des nuages se répondent.

Dans le paysage la terre laisse une grande place au ciel.

Je me sens calme en chemin.

Petit arrêt à Bellorado : ombre fraîche près d'une fontaine, géraniums en terrasse, ce petit village invite à l'étape. Pourtant nous poursuivons, attirées par le nom de Tosantos, beaucoup moins coquet mais si chaleureux. Nous suivons le chemin de terre et de pierres d'une belle couleur ocre.

En posant le pied dans le jardin de cette albergue qui est une simple maison de village, nous savons que nous y serons chez nous les heures pleines de notre passage.

C'est une maison où il n'y a rien. Une maison simple, rustique, des matelas au sol, la nourriture offerte, le travail partagé.

Je suis en Espagne et je suis ailleurs, sur un chemin tracé dans le temps, par des gens venus de tous les pays.

Ce soir il y a Rita l'Hollandaise, Raoul d'Almeria, Pablo le Brésilien, Imaculata l'Italienne, un groupe d'Allemands dont le « chanteur d'églises » au visage illuminé. Je suis la seule Française et je ne me sens pas seule.

Tout à l'heure l'*hospitalero* parlait en espagnol, je traduais en français à une Hollandaise qui traduisait en allemand... pour un Allemand qui ne comprenait pas l'espagnol.

Le soir dans la *capilla* (la chambre haute de cette maison accueillante) je participe à ma première oraison. Quelle émotion !

Demain, une personne lira pour moi ce que j'ai laissé par écrit dans cette maison de Tosantos sur un petit bout de papier, dans un coffret transparent, de la même façon, j'ai lu ce que d'autres avaient écrit avant moi.

Paroles laissées en chemin, et d'autres voix m'aideront à avancer, pendant vingt jours. (C'est, dit-on, le temps qu'il faut pour arriver à Santiago)

Quelle idée simple et belle.

Sous les étoiles, dans le jardin, Imaculata me parle de son chemin. Je lui raconte aussi la façon dont je me suis mise en marche.

.....

22 Juin. Léon

Je suis partie marcher sur les chemins. Loin de ma vie habituelle.

Il y a eu les peurs du départ, les souffrances de la route, la beauté, les moments d'unité, les moments de doute.

Je ne sais rien de ce qui se passe dans mon pays. Je ne donne pas de nouvelles et personne ne peut me joindre.

Parfois, j'ai le mail du pays. Parfois, je pense déjà que le chemin me manquera quand j'en serai sortie.

Le chemin nous porte, nous protège.

C'est dur et c'est facile.

Qui me demande d'avancer ?

Il n'y aura pas toujours de flèche jaune. Ni les autres pèlerins de la confrérie. Pourquoi tant de gens s'accrochent-ils au chemin d'une manière ou d'une autre, y reviennent, soutiennent les pèlerins, refont une partie ou la totalité, ouvrent un accueil, apportent des cadeaux pour la route, autant de manières de ne pas quitter le chemin ?

Nous avons les uns et les autres tant de mal à quitter ce que nous avons vécu. Au cours de ce pèlerinage nous nous séparons chaque jour de l'endroit où nous sommes, mais nous savons que le lendemain nous trouverons un autre lieu du chemin.

N'est-ce pas cela la vie ?

Aujourd'hui mon trente-huitième jour de marche m'amène à Léon.

La merveilleuse rosace de sa cathédrale de lumière est un mandala géant qui irradie ceux qui le contemplent. Les peintures murales du Panthéon San Isidore mériteraient mieux qu'une visite rapide. Je reconnais quelques représentations, dont celles des quatre évangélistes mais je suis sûre qu'il y a en ces lieux des trésors à découvrir si l'on est accompagné par quelqu'un d'initié.

Je déambule au hasard des rues, dans ces quartiers animés, parmi les citadins que je devine fiers de leur ville, à juste titre.

5 Juillet. Santiago de Compostelle.

La ultima etapa. Elle s'effectue dans un soleil radieux.

Pour une fois, nous ne sommes pas réveillées par le remue-ménage matinal de l'albergue et nous aprons parmi les derniers, 9h ou 9h30.

Pepe et ses deux amis des Asturies sont loin devant. Nous ne les reverrons pas.

Par contre au cours de cette dernière courte étape où nous flânon à loisir, nous attardant de *cortados* en *café con leche*, nous revoyons le couple de Suisses (en fait, elle est Suisse et lui originaire de Galice), les trois jeunes femmes de Valencia, l'Allemand qui chante dans les églises, un jeune Mexicain vu à Hornillo del Camino et rencontré plusieurs fois depuis et d'autres encore dont j'ai oublié la provenance mais pas les visages. Mais où sont Imaculata l'Italienne, Maximo son compatriote, les Français Philippe et Jean-Claude, Rita la Hollandaise, Marco le Brésilien...

Dans ce jeu de perpétuels chassés-croisés auquel nous nous livrons, nous sommes les cailloux emportés et roulés par le torrent : ballotés les uns contre les autres, puis éparpillés par les remous. Certains restent sur la berge, ceux qui continuent le voyage finissent par être érodés, lissés, deviennent doux au toucher.

Le voyage, nous l'achèverons.

Où finit le chemin ?

Où commence le retour ?

Au moment où on arrive à Compostelle ?

Au moment où on quitte Compostelle ?

Au moment où on monte dans le bus pour quitter la ville ?

Au moment où le bus sort d'Espagne ?

À l'arrivée en pleine nuit à la gare Matabiau sous un ciel étoilé ?

Le lendemain quand on peut en fin de journée récupérer la clef et pousser la porte de chez soi, si la chance veut que le voisin soit là car après tout on ne lui avait donné aucune trace de retour ?

Quand on a nettoyé (ou jeté) les chaussures fatiguées par près de 1200 km ?
Quand on a étendu une maigre lessive et trouvé un tiroir pour ranger les précieuses « Credencial del Peregrino » et la Compostela ?
Quand on a arrêté de marcher chaque nuit en rêve, de marcher et marcher encore en se demandant quelquefois dans une sorte de conscience onirique : mais vers où est-ce que je marche maintenant ?
Quand les échauffements de la plante des pieds, douleurs articulaires ou courbatures musculaires ont complètement disparus ?
Quand Compostelle enfin nous quitte, nous laisse nous retourner à notre « quotidien » comme on dit, ce mot englobant généralement le travail, la famille, les proches, l'espace connu des maisons et des lieux familiers, le tissu transparent, et solide de nos habitudes. Les voix familières, les visages connus, l'air qu'on respire, la vie des autres.
Le retour ne se fait pas en un jour, même si aujourd'hui la grande majorité des pèlerins ne retournent pas à pied chez eux.
Je suis « retournée » de Compostelle.
Compostelle m'a retournée comme un gant.
Il y aurait tant de jeux de mots à faire, de jeux d'écriture possibles.
Et pourtant c'est sérieux.
Mais pour moi, cela ne s'est pas passé sur le plan des choses sérieuses graves, lourdes.
Je n'ai pas vécu une révolution intérieure, reformant fondamentalement les bases de mon être.
Cela s'est fait avec plus de subtilité.
Cela aurait pu passer inaperçu, c'est passé inaperçu aux yeux de certains.
Je ne suis pas rentrée différente. Je suis revenue illuminée.
Cela a duré au moins deux mois, cet état de légèreté, de fluidité dans le corps et dans l'esprit. J'étais en accord avec moi-même, ouverte à l'instant, simplifiée.

Cyril Carnet de voyage Madagascar

N° APA 2798 – 66 pages - manuscrit

Ce jeune homme relate sur un cahier d'écolier un voyage de deux mois à Madagascar, « en solitaire et hors des circuits touristiques ». De juillet à septembre 2007, il parcourt le sud de l'île en empruntant les moyens de transport les plus variés : pousse-pousse, taxi-brousse, cheval, train, pirogue. Il fait de nombreuses rencontres, s'attache à certains endroits. Il s'énerve facilement, exprime fortement son mécontentement, mais reste toujours passionné et continue son périple les yeux et l'esprit ouverts.

Jeudi 19/07/2007

A la base, ce cahier n'est pas fait pour que j'y raconte mes voyages, mais j'ai oublié mon carnet de voyages jaune dans la précipitation de mon départ.

Assis sur le mur de la terrasse surplombant la rue de mon hôtel, j'ai les pieds dans le vide et les yeux dans les étoiles.

Quartier populaire, capitale pauvre. Il y a un lampadaire faiblard tous les 50 mètres –

quand il fonctionne. C'est la première ville que je vois où l'on peut se promener en regardant briller les étoiles. Ici en juillet c'est l'hiver, donc la nuit tombe à 5 heures. Mais il ne fait pas froid : après-midi en T-shirt et soirée en sweat.

La nuit tombe vite mais les gens continuent à vivre : ils éclairent l'environnement de leur énergie et leur sourire, malgré leur misère matérielle et corporelle.

Ici, tout est pauvre, tout est sale, les gens vivent moins vieux, mais du coup tout est jeune, tout est vivant. C'est un peu dur à expliquer mais en général ce qui choque les gens en arrivant ici, c'est la misère ; moi ce qui me sidère, c'est la Vie.

Il y aurait tant de choses à raconter...

Mais qu'avons-nous fait à Dieu, à la planète, que nous sommes-nous fait en Occident ? Notre monde est mort ! On est isolés, aseptisés, conservés mais vieux... On ne sait plus pourquoi on est là. On vit longtemps mais seuls. On est des millions d'esseulés.

A force de lutter contre la mort, on a tué nos vies.

29/07/2007 (p. 8)

Cyril a rencontré deux filles françaises, Sophie et Stéphanie, et ils ont décidé de continuer le voyage ensemble.

Après quelques arrêts, on arrive à Fianarantsoa à 6 h du mat. Un bon p'tit déj chaud – au petit matin, il fait super froid et brumeux – puis on repart direct pour le parc de l'Isalo.

On était censés se séparer pour que je parte à Fort Dauphin et elles au parc, mais elles m'ont demandé de venir et comme je n'ai pas d'impératif de temps ni de trajet, nous voilà tous trois au parc. Il y a une grande course dans la région, donc les hôtels sont bien pleins. Moi je vais dans un petit tout miteux et sans douche (une bassine, un seau et un broc plein d'eau froide), et elles dans un assez cher mais classe et avec douche chaude !

Le lendemain matin à 7 h, on part pour une grande balade guidée dans le parc. Notre guide est nul à chier et désagréable, mais on était obligés d'en prendre un ; peut-être pas le bon... Il ne sait rien, n'explique rien, répond plus que vaguement aux questions posées et il est plus préoccupé par son portable et sa clope que par son boulot.

Heureusement, le parc est magnifique. Il porte bien son surnom de Colorado malgache. Canyons profonds et collines désertiques se succèdent. Chaque trou d'eau est une oasis de verdure où il fait bon s'abriter et se baigner. Malgré notre guide, la balade était pas mal.

10/08/2007

Une promenade en pirogue

Le lendemain on part à 5 h 30 du mat pour profiter de la marée qui est nécessaire pour passer une passe très dangereuse dans les rochers. Pour ce faire Tintin [le « piroguier »] a embarqué un « spécialiste » de la passe, ce qui fait qu'on se retrouve à 4 sur la pirogue (le frère de Tintin nous accompagne).

Le vent souffle et il fait froid mais on avance bien. Je regarde les étoiles mourir dans le ciel de la nuit tandis que le soleil rosit les nuages de l'horizon. Ça vaut le coup de se lever de bonne heure !

À l'approche de la barrière, les vagues se font plus fortes et la pirogue tangue sévère. On ramène la voile et on aborde la passe à la pagaie.

Immobilisation de la pirogue ; les rochers sont à environ 50 cm sous l'eau. On laisse passer une série de vagues et au signal du passeur, on pagaie tous comme des tarés. On passe sans problème mais de l'autre côté de la barrière, ça remue sérieux ! Pour finir, on lève la voile et on s'éloigne vers des zones plus calmes.

A l'approche de Beheloka, les fonds sont vraiment magnifiques ! Une eau turquoise, mieux que sur les cartes postales. Quelques rochers abritent des poulpes, langoustes et toutes sortes de coquillages. Quelques poissons fuient à l'arrivée de notre pirogue. La marée n'étant pas favorable à notre accostage, on patiente vers le large peu avant la barre où des pêcheurs jouent à surfer avec leur pirogue, le tout plein de cris et d'éclats de rire.

On profite de l'attente pour manger : bananes, patates douces avec des sardines à l'huile et pour finir un ananas sucré et juteux à point.

Le bleu du lagon m'invite à la baignade et d'un plongeon, je me retrouve à l'eau. Le pied ! La belle vie comme beaucoup en rêvent.

**Robert Descours, *Récit d'un long voyage – Janvier 43 à Octobre 45.*
APA 3848**

Pour échapper au STO à 18 ans, R.D. franchit la frontière espagnole en espérant rejoindre le Général De Gaulle à Londres. Dans cet extrait, il se retrouve embarqué vers le Maroc sans avoir aucune nouvelle de la guerre.

Chapitre 3. Voyage vers le Maroc

Retour au Maroc. Voilà, nous sommes partis enfin. Espérant trouver l'armée moderne promise par nos chefs et pouvoir participer à la guerre avant qu'elle ne se termine. Les Alliés ont débarqué en Italie, ils remontent vers Rome (du souci pour rien, nous sommes le 30 octobre 1943, la bataille prendra fin le 8 mai 1945, soit dix-huit mois).

Embarqués dans nos wagons à bestiaux, nous mettrons plusieurs jours pour arriver à destination. L'horaire du convoi est fantaisiste, aussi les repas qui nous attendent dans les gares sont souvent décalés, le dîner devient petit-déjeuner et le déjeuner dîner. Mais je suis déjà armé de patience, et il en faudra encore beaucoup. Nous sommes bien dans nos wagons à bestiaux, à l'abri des gardes et autres corvées diverses, personne pour nous ennuyer. Les gradés sont en tête du convoi, officiers et sous-officiers, dans de confortables wagons de voyageurs.

Le 30 octobre 1943

Maison Carrée à midi. Déjeuner infect. Corvée de ravitaillement (...).

Le 1^{er} novembre 1943

Réveillés à six heures à Perrégaux, pour prendre le dîner d'hier au soir et, à seize heures, nous sommes à Sidi-Bel-Abbès, désertique, dans une plaine sèche et brûlée par le soleil. Ce paysage me donne le cafard. (...)

Lundi 2 novembre 1943

Réveil à Oujda, frontière algéro-marocaine, casse-croûte et départ pour traverser l'immense plaine désertique du Guercif qui ne finit qu'à Taza. Paysage désolé, sans végétation, on aperçoit quelques Arabes à demi-sauvage qui couchent dans de curieuses tentes. Deux arrêts dans des gares complètement perdues, quelques villages, je me demande comment ces gens peuvent vivre là.

Mardi 3 novembre

Réveil à Petit Gens et déjeuner à dix heures à Port-Lyautey. Bon accueil de la Croix-Rouge. Nous sommes toujours contents d'échapper à l'ordinaire. Rabat à midi, arrivée dans une très belle gare. D'où nous rejoignons le bordj de Skirat, notre cantonnement, but du voyage.

La page de l'Algérie est tournée. Ces quelques mois en Kabylie ont été durs, sans confort, sous la tente, à même le sol, des uniformes loqueteux, des équipements réduits au minimum. L'eau rare et le manque de désinfectant nous ont valu ces millions de mouches exaspérantes. La prison m'avait bien endurci, mais tout de même, j'ai eu de la peine à m'habituer à la chaleur et à la sécheresse, le climat kabyle est dur. Oubliés les lits moelleux et l'eau courante chaude et froide. Mon passé, et je ne suis pas bien vieux, me semble lointain. (...)

Au premier abord, notre cantonnement ne nous enchante pas. Le bordj de Skirat, forteresse de hauts murs, sur une falaise dominant la mer, avec chemin de ronde, contre lesquels s'adosent les bâtiments d'intendance, magasins, cuisines, mess des officiers, bureaux, prison et autres services. Au milieu, un très grand terrain divisé régulièrement par des chemins empierrés. Nos petites tentes seront alignées, par compagnie, dans ces rectangles. (...)

Nous devons rentrer avec tous nos bagages, rangés dans l'abside, il faut beaucoup d'ordre, rester calme, remuer doucement pour ne pas toucher la toile, il n'y a pas de double toit. Mais ces tentes américaines sont en bon tissu assez épais pour résister aux intempéries. Avec le temps, nous améliorerons le confort en rehaussant la tente par un bâti en planches et en creusant un trou au milieu pour pouvoir s'asseoir. Mais il y a des inconvénients par temps de pluie, le trou se remplit et, mal réveillé, je me retrouve les pieds dans l'eau glacée. Nous resterons plusieurs mois dans le bordj, logés dans ces abris précaires. L'hiver, sur la côte nord du Maroc, le temps est pluvieux et humide (...).

Michel Gau : *Les tribulations d'un médecin dans des camps de réfugiés.*
APA 3589

Médecin dans les Deux Sèvres, Michel Gau décide à la quarantaine de « donner un autre sens à sa vie » et d'aller aider des réfugiés. Entre 1980 et 1987, il fera plusieurs missions en Afrique, en Thaïlande, en Papouasie-Nouvelle Guinée. C'est aussi la rencontre avec des gens et des pays très divers.

Au Zimbabwe, il travaille avec le père Karl dans un hôpital sommaire en pleine brousse, à Chitsungu.

Le père Karl vient à ma rencontre avec son habituel grand sourire. Il était en train de réparer son église, qui avait été ravagée par un incendie il y a plusieurs mois. Il est presque midi et c'est l'heure de la bière traditionnelle avant de passer à table avec les trois sœurs zimbabwéennes. L'une de ces sœurs est enseignante, l'autre s'occupe du club des femmes et la troisième est infirmière à l'hôpital. Au cours de ce repas, nous discutons bien évidemment de la situation à Chitsungu, des maigres ressources médicales actuelles et de ce que je pourrais apporter.

Dans l'après-midi, je vais visiter l'hôpital. La visite est vite faite, car cet établissement est réduit à sa plus simple expression, soit un toit, des murs et pratiquement pas de matériel médical, pas même une table d'examen. Du côté de l'hospitalisation, il y a une vingtaine de lits. La sœur fait de son mieux avec les moyens dont elle dispose. Les principales activités consistent à effectuer les accouchements et à prodiguer de petits soins médicaux.

Les dispensaires de brousse sont peu nombreux, ils sont très mal approvisionnés en médicaments et gérés par un personnel ayant reçu une formation médicale plus que sommaire.

Bref, il y a tout à faire dans cette immense région pour implanter un service de santé : obtenir du matériel médical pour l'hôpital, veiller à l'approvisionnement régulier et satisfaisant des médicaments, assurer des consultations médicales, des consultations de protection maternelle et infantile avec vaccination et éducation des mères, formation du personnel et s'occuper du développement des dispensaires dans les villages environnants. La tâche est énorme, car il va falloir quasiment répartir à zéro.

Officiellement, je fais partie des médecins zimbabwéens, fonctionnaires de l'État dont le salaire mensuel se monte à 1200 \$ zimbabwéens. Ce salaire, tous les mois, je vais en faire don à la mission. Il servira à acheter des vivres supplémentaires pour les familles nécessiteuses des villages et les médicaments indispensables, non fournis par le gouvernement, mais nécessaires pour le traitement de certaines maladies. En contrepartie de ce don, la mission m'offre le logement, la nourriture et le diesel pour mes déplacements.

Je suis de plus en plus convaincu que c'est bien ici que je dois venir travailler. Le plus difficile maintenant va être de convaincre les médecins du ministère de la Santé à Harare des besoins urgents de cette région délaissée.

.....

Harare, Ethiopie. Les aléas des déplacements sur la piste.

L'hiver austral approche. Il commence à faire un tout petit peu moins chaud. Pas très loin de la mission, dans le lit desséché d'une rivière, les cigognes se sont rassemblées. Je m'arrête souvent pour les observer, les regarder prendre leur envol et tourner au-dessus de ma tête pendant de longs instants, puis revenir se poser au milieu de leurs congénères

restés au sol. Je suppose que ce rassemblement est le prélude à leur grand départ pour l'hémisphère nord où elles vont aller passer l'été. Un jour elles ont disparu, le lit de la rivière est vide. En même temps commencent à apparaître dans le ciel, de gros nuages annonciateurs des premières pluies qui vont rendre quasiment impraticables les pistes. J'arrive tant bien que mal à rejoindre certains dispensaires de brousse au prix de quelques dérapages et sorties de route.

En revenant de Chiping, le village le plus éloigné de la mission, un peu épuisé je confie le volant au chauffeur. La patiente que j'ai vue à la consultation pour une hémorragie gynécologique est installée à l'arrière du camion. Son cas nécessite un curetage que j'ai l'intention de réaliser dès notre arrivée à l'hôpital de la mission. Nous quittons la partie sablonneuse de la piste pour aborder une portion présentant par endroits des passages très boueux quand, pour je ne sais quelle raison le chauffeur perd le contrôle du véhicule qui termine sa course sur le bas-côté. Nous nous retrouvons dans une position dont il est impossible de sortir sans aide. La situation est grave car les deux roues du côté gauche, qui se sont bien embourbées, s'enfoncent insensiblement et l'inclinaison du véhicule prend des proportions dramatiques. Il nous faut sans tarder trouver des branches afin d'étayer le côté gauche du camion pour éviter qu'il ne se couche complètement.

Dans ce coin, pas âme qui vive aux environs ; quant aux véhicules passant par là ils sont plutôt rares. Nous avons commencé à envisager le pire, c'est-à-dire passer la nuit en pleine brousse. Cette perspective ne me réjouit guère, car j'ai cette patiente à traiter. Je commence à envisager de pratiquer un curetage sous les arbres, car sur le plan matériel, j'ai tout ce qu'il me faut. L'opération est plus que périlleuse, mais que faire d'autre ? Je tends l'oreille, il me semble entendre un bruit de moteur. Pendant quelques instants je me demande si je ne suis pas victime d'hallucinations. Je suis rassuré sur mon état de santé, car une camionnette, faisant office de taxi brousse, arrive chargée de passagers. Nous lui faisons signe de s'arrêter et les deux chauffeurs entament des pourparlers afin d'acheminer le plus rapidement possible ma patiente et moi-même jusqu'à la mission, où je réalise le curetage dans des conditions plus acceptables. Pendant ce temps, Karl est parti avec les deux Land Rover pour sortir le camion de sa mauvaise position et ramener les passagers de la camionnette laissés au bord de la piste. La journée fut bien longue et lorsque nous nous sommes enfin retrouvés tard dans la soirée, nous fêtons la fin de cette journée bien mouvementée avec un bon whisky.

Mes aventures malheureuses avec ce véhicule vont se poursuivre jusqu'au jour où les deux arbres de transmission vont casser, comme par hasard, dans un coin bien reculé de la vallée. Cette fois, je dois me résigner à passer une nuit et une matinée sur le bord de la piste, à attendre qu'un véhicule passe et me prenne pour me ramener à la mission chercher de l'aide. On envoie le camion pour réparation dans un garage du gouvernement qui ne possède pas de pièces détachées pour les véhicules Renault. Ils bricolent des arbres de Land Rover et les fixent au camion. Inutile de préciser que je ne suis pas allée bien loin. Une des nouvelles transmissions a cédé au bout de 5 kilomètres et c'est la fin de ce camion qui a eu une vie bien éphémère et qui va finir au fond d'une cour faute de pièce de rechange.

Je vais donc reprendre les tournées des dispensaires avec ma fidèle Land Rover.

Une bien étrange mission m'attend

Comme je l'ai déjà signalé, je vais régulièrement à Harare, au ministère de la Santé, rendre compte de mes activités dans la vallée. Au cours d'une de ces réunions, on me demande

de prendre contact avec une tribu qui vit dans une partie de la vallée difficilement accessible et d'abord qui peut être fort compliquée car cette tribu n'a aucun contact avec le reste de la population de la vallée du Zambèze. Cette idée me séduit. Cela peut s'avérer une expérience fort intéressante car ces gens n'ont jamais rencontré d'hommes blancs.

Dès mon retour à Chitsungo, je me mets en quête de trouver, dans les villages environnants la mission, des pisteurs qui connaissent le lieu où est implantée cette tribu, et qui acceptent d'aller négocier ma visite avec le chef du village. Des semaines s'écoulent sans pouvoir obtenir l'autorisation de m'y rendre. À force de patience et de persévérance, un jour, mes deux pisteurs viennent m'annoncer que le chef du village a enfin consenti à ce que je leur rende visite.

Au cours de ce déplacement, ma mission a pour but d'aller apporter des soins aux enfants, femmes et hommes malades. Me voici en face d'un grand dilemme. Je me pose la question : ai-je réellement le droit d'aller imposer la médecine occidentale à cette population qui s'en est passée jusqu'à maintenant et qui a toujours eu recours à la médecine traditionnelle. Je pense que l'attitude la plus raisonnable est de ne rien imposer et le jour venu, je mettrai dans mon sac quelques médicaments de bases, quelques pansements et des petits cadeaux.

(Après une longue marche dans la brousse) nous laissons nos pisteurs annoncer notre arrivée imminente. Nous patientons longtemps avant de les voir revenir escortés par toute une délégation conduite par le chef du village en personne. Le premier contact est sympathique, les salutations chaleureuses. Nous sommes admis à pénétrer sur une petite place entourée de cases. À première vue tout semble désert. On nous fait asseoir à l'ombre et la discussion débute avec l'aide des interprètes. J'observe discrètement les alentours qui sont très calmes, mais petit à petit, des enfants, des femmes et puis enfin des hommes commencent à apparaître.

La curiosité est trop grande, ils veulent voir ces visiteurs bien particuliers. Insensiblement ils se rapprochent de nous tout en observant attentivement nos faits et gestes. Je sors de mon sac les modestes présents apportés et les distribue. Grâce à ces bricoles, l'atmosphère se détend, ce qui me permet d'expliquer aux anciens la raison de ma visite. Ils se concertent pendant de longues minutes, puis très poliment ils me font comprendre qu'ils sont très satisfaits de leur médecine traditionnelle. Je crois que j'avais vu juste, en décidant avant le départ de ne pas m'imposer. Malgré tout, je fais passer le message que je suis tout disposé à revenir s'ils en manifestent le désir pour un avis médical.

À la fin de la discussion, on nous offre un breuvage alcoolisé provenant de la fermentation de certaines plantes dont j'ignore le nom. Je préférerais sortir ma bouteille d'eau pour me désaltérer, mais ce serait une offense de ne pas faire honneur au breuvage qu'ils sont si fiers de nous offrir. En fin d'après-midi, nous prenons congé de nos hôtes pour rejoindre les voitures que nous avons laissées ce matin, en bord de piste. Ce fut pour moi une journée intéressante, car j'ai pris conscience de l'importance de la médecine traditionnelle pour ces peuples isolés de tout. J'espère qu'un jour j'aurai la possibilité d'étudier le sujet.

Michel Horvilleur :
L'homme qui marche. Considérations générales sur le monde.
APA 3702.30

Voici, en quelques courts chapitres, un éloge argumenté de la marche. L'auteur rappelle qu'Abraham ou Moïse, ont été des nomades ; que ses ancêtres, juifs, ont été des marchands de bestiaux allant de ferme en ferme à travers la campagne, que Montaigne et Rousseau disaient que la marche stimulait leur réflexion... Comme médecin, également, il vante les bienfaits de cette activité. Il faut marcher aussi pour se libérer de l'enfermement où nos plongent tous les outils du monde moderne.

Les premiers pas

Les premiers pas d'un enfant sont toujours un grand moment d'émotion pour ses parents qui voient s'éloigner leur petit, prévoient sa perte d'équilibre et sa chute, comme un passage obligé, une étape nécessaire à sa conquête de l'autonomie et de la liberté.

Et si le début de l'humanité était passé par l'apprentissage de la marche, permettant la découverte du monde en franchissant les limites du territoire initial, en refusant la sédentarité, en bousculant la tradition ?

Et si tout progrès passait par cette mobilisation, ce mouvement, cet élan

Et si la marche précédait la pensée ?

Jean-Jacques Rousseau l'affirme : « Jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi, si j'ose ainsi dire, que dans les voyages que j'ai faits seul et à pied. » Il dit de la marche qu'elle « anime et avive ses idées ».

L'homme qui progresse, qui évolue, c'est un homme qui marche, même si parfois il s'arrête, s'assoit et se prend la tête dans les mains.

La marche, c'est d'abord une découverte sensorielle qui mobilise tous les sens, le toucher, l'odorat, la vue, l'ouïe et le goût.

Curieusement la marche produit une sorte de fermentation, de macération des idées, avec parfois des passages « en boucle », des phrases récurrentes, des images qui reviennent, comme des bulles qui remontent à la surface d'un marécage.

Chacun de nous a pu observer le besoin curieux de marcher, d'arpenter leur appartement, chez une majorité de sujets qui téléphonent avec leur mobile, même si leur conversation n'a pas un intérêt majeur...

Chacun de nous en a fait l'expérience. La marche favorise, stimule la pensée, l'idéation, la réflexion.

En tout homme il y a un péripatéticien qui sommeille. (Je n'ose pas dire une péripatéticienne...)

Nous sommes condamnés au nomadisme, à l'errance sur des chemins in certains vers un horizon fuyant, avec, comme seule alternative, la sclérose et l'enkystement.

Mais notre temps est compté. « Le temps d'apprendre à vivre, il est déjà trop tard... » nous dit le poète (Louis Aragon), en nous rappelant notre finitude.

Et la mort n'est finalement rien d'autre que le bout d'un périple, d'un sentier parcouru les yeux ouverts, avec ses découvertes, ses rencontres et ses ornières.

.....

La marche comme un rituel

Il est des parcours que j'aime effectuer régulièrement, que je connais « par cœur », dont l'évocation alimente ma rêverie, par leurs images conservées précieusement dans ma mémoire ?

Parmi eux, le tour du lac de Gérardmer, dans les Vosges, où je me rends régulièrement, à diverses saisons, est un peu comme un pèlerinage.

Il ne prend qu'une heure et demie à deux heures et fait alterner des paysages variés Il débute par une partie « civilisée », le long d'une route assez bruyante et fréquentée, une marche avec, à gauche, le lac et son calme et, à droite, la route. Sur cette portion de trajet, pas la plus attrayante, on a hâte de se retrouver sur un sentier plus calme, plus paisible, plus vert, plus propice à la rêverie ; La suite est un peu comme un récompense après ce « purgatoire » initial.

C'est un sentier qui suit la rive du lac, avec à droite, des prairies, quelques chalets et la forêt vert sombre, en arrière-plan. Les eaux du lac sont limpides, et on y distingue souvent des poissons paisibles, des féras aux mouvements lents. Le silence n'est troublé que par le chant des oiseaux, le bavardage de quelques canards et les bruits de clapotis. Quelques bancs invitent à un moment de repos, en admirant le lac et le cadre majestueux qui l'entoure et s'y mire.

Le sentier conduit ensuite à un décor différent, une plage aménagée, avec une buvette, des parasols, des chaises longues, des pédalos, quelques barques, des pontons, un décor presque maritime, portuaire.

Puis, il devient plus montagneux, serpente entre des rochers, sous les sapins, avec toujours le lac sur la gauche et la forêt à droite.

Enfin la dernière portion est un retour progressif vers la civilisation, vers la ville, en traversant un parc boisé, avec des zones ombragées, un kiosque à musique, des auberges accueillantes.

Ce cheminement tranquille autour du lac n'a pas le côté aventureux d'une randonnée montagnarde, avec une avec son décor plus minéral, plus aride, ses périls, ses dénivelés, ses découvertes. C'est plutôt une promenade, avec une succession d'images qui me sont familières, que je retrouve depuis mon enfance, avec une impression de pérennité du décor qui me rassure. Les couleurs changent au fil des saisons, mais le plaisir de ce petit trajet, avec l'alternance de l'ombre et de la lumière, est intact. J'ai besoin de retrouver ce cadre régulièrement, un peu comme une « madeleine » de Proust, comme un album de photos, que l'on range dans un coin de sa mémoire et que l'on feuillette de temps en temps, le soir, pour trouver le sommeil.

« Là tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté »
(Charles Baudelaire. *L'invitation au voyage*)

.....

Balade au milieu des mots

La richesse de la langue française ne cesse de m'étonner. Ainsi, le chemin est une voie de passage bien entretenue, rassurante, parfois assez large pour être carrossable, alors que le sentier est étroit, sinueux, inaccessible aux véhicules, a un côté mystérieux et inquiétant.

Le sentier, même balisé, évoque l'aventure, la découverte, l'incertitude. On trouve également l'allée, plus « majestueuse » et bordée de deux rangées d'arbres. On l'arpente « en levant le front... » ou plongé dans sa réflexion, mais n'est pas Kant qui veut. Quant à la route, elle n'est pas très attirante, avec son macadam et son parfum de gasoil.

C'est surtout pour l'activité de marche que l'on trouve la plus grande variété de verbes. Celui que je préfère est, de loin, cheminer. J'y retrouve une forme de lenteur, l'évocation de la liberté et de l'effort, un parfum de lavande, de fraises des bois et d'herbe mouillée et le silence, peuplé de chants d'oiseaux.

Déambuler, marcher sans but précis, selon sa fantaisie, est, certes, attrayant, mais le rythme n'est pas assez soutenu...pour moi. Il me suggère la flânerie, une forme d'errance, avec le risque de l'égaré, de tourner en rond, de se perdre et de finir par vagabonder ou, pire, par vaguer, divaguer, avoir « du vague à l'âme » et « battre la campagne. »

On peut, bien sûr, se contenter de se promener, observer, rêver, profiter du décor avec la tentation, pour les citadins, de « battre le pavé », de « lécher mes vitrines » ou de « tailler une bavette ».

L'importance, par la marche, est de s'accorder un moment hors du temps et de savourer la lenteur.

**Philippe Lecarme, *Les désillusions perdues, 1976-2000.*
APA 2438.40.**

Philippe Lecarme est un grand voyageur : en Grèce, en Italie et en Suède. Mais ce qu'il préfère, ce sont les randonnées dans les Cévennes, le Vercors ou les Vosges ou bien sur les sentiers de Saint-Jacques de Compostelle.

Le bonheur sur les GR

Cette expérience a été profonde et riche ; alors que j'avais depuis longtemps regagné la ville, c'était un jeu le soir, avant de m'endormir, de retrouver le souvenir des étapes d'une longue randonnée. J'arrivais même à reconstituer à peu près le parcours accompli au cours d'une journée, paysage après paysage : cet ancien chemin de transhumance qu'on appelle une draille, où les feuilles sèches craquaient sous nos pas ; ce ravin très frais et très vert où nous avançons au bord d'un tout petit ruisseau qu'on devinait à peine derrière les herbes ou le lierre. Cette montée dans une prairie rase, vers une forêt. Ce pâturage enfermé derrière des barbelés où nous évitions d'attirer l'attention des vaches que l'herbe d'été rend un peu folles. Cette petite église dont la charpente était celle d'une barque retournée. Ce hameau apparemment désert, et les sculptures usées et touchantes qui décoraient son abreuvoir.

Mais les plus beaux souvenirs sont ceux de ces sites que l'on a choisis pour poser la tente vers le soir ; c'est l'argument que j'ai toujours opposé aux partisans des gîtes, le sentiment de liberté absolue que l'on ressent lorsqu'on monte sa tente dans un bel endroit paisible, souvent près d'une forêt. On aime bien dominer le paysage qui s'étend loin devant, et d'où montent encore quelques bruits qui en font sentir la profondeur : une voiture qui s'éloigne, un chien qui aboie là-bas, les sonnailles d'un troupeau qui rentre. J'ai l'impression qu'aujourd'hui encore je pourrais revoir assez précisément nombre de ces sites où j'ai posé ma tente, et retrouver le bonheur que m'a donné chacun de ces moments.

Sans oublier les brèves insomnies où l'on sent la mince toile palpiter à la brise nocturne, juste au-dessus de nos têtes, et la rumeur de la forêt.

Il m'est arrivé deux fois de devoir loger avec mes amis dans un gîte et je me suis promis qu'il n'y en aurait pas de troisième. On se replie sur ce genre de refuge avec une satisfaction un peu honteuse : pouvoir enfin dormir sur un vrai lit et à l'abri d'un vrai toit. On est d'abord très satisfait, le local est bien tenu, on va pouvoir prendre une douche et manger chaud. Et puis arrivent les autres, les intrus. Ce peut être une joyeuse bande portée sur la bière et dont il faudra endurer le repas tardif et les voix sonores ; rien n'est plus pénible que les rires d'une troupe dont on ne fait pas partie et qui hachent menu votre sommeil.

Mais ce peut être un groupe ascétique et puritain qui vit dans le culte de la performance et exhibe son matériel 100 % Vieux Campeur. Ils observent avec dédain nos jeans un peu fripés, nos godasses trop décontractées. Ils nous réveilleront à quatre heures du matin pour se préparer bruyamment un déjeuner diététique ; avant de partir pour une étape de longue durée sur un rythme soutenu. C'est dans ces moments-là que l'on comprend vraiment une de nos bonnes raisons d'aimer la randonnée : pour un moment, ne plus voir nos semblables.

Le très beau plaisir de se poser à son gré dans un paysage que l'on a choisi, et seul avec ses compagnons de marche, exige évidemment de porter avec soi un sac de couchage et une tente. Sur ce point, il faut choisir la qualité, c'est-à-dire d'abord la légèreté. J'ai été tout à fait content d'une petite tente qui devait faire moins de deux kilos et qui pouvait accueillir deux personnes sans inconfort. Seul inconvénient que j'ai découvert en campant près d'un torrent : la condensation de la rosée sur le toit de nylon et l'atmosphère un peu trop fraîche et humide au petit matin. (...)

Nous n'avions jusqu'alors pratiqué que la balade d'une journée en moyenne montagne. Par principe on place dans son sac à dos un blouson de pluie et un chandail, un morceau de pain d'épice et une pomme, mais c'est vraiment par principe. Notre ami Pierre nous proposa de découvrir la randonnée itinérante ; il avait calculé un programme d'une semaine, fort bien arrangé. Nous laissons nos voitures à Valence, nous prenons un autocar qui nous posait en Ardèche ; nous marchions une semaine vers le sud, jusqu'aux Cévennes. Et un joli petit train touristique, le Cévenol, nous reconduirait en une heure à Valence.

Ce fut une découverte décisive et la sensation d'avoir retrouvé le corps qu'on avait à vingt ans. Il y a pour cela un prix à payer, il faut passer par la fatigue. Celle du premier jour, où l'on n'a pas encore trouvé son rythme et où on se laisse comme aspirer par la beauté du paysage : on avance allègrement, et puis au bout de quelques heures on s'aperçoit qu'on est cassé. La plus forte fatigue est celle du troisième jour, lorsque les courbatures sont en place, que les pieds commencent à souffrir ; à chaque pas, on réveille une géographie compliquée d'échauffements et déjà de douleurs. Il faut ruser avec les ampoules naissantes ; à la pause on s'efforce de protéger les parties souffrantes avec du ruban adhésif très léger et poreux, le célèbre micropore qui apporte un vrai soulagement. Le pansement adhésif classique serait un remède pire que le mal, en accentuant les frottements douloureux. Certains en tiennent pour des pulvérisations, des baumes, des liquides cicatrisants. En fait, la solution est en amont : la chaussette en fil d'Écosse ou, même, perfectionnement pour experts, la double chaussette en fil d'Écosse qui réduit, autant que possible, les risques d'ampoules.

Une fatigue assez rude donc ; mais pourquoi est-ce la partie principale du plaisir, son axe, sa force directrice ? Il y a la satisfaction de se mettre soi-même à l'épreuve, et de voir que le corps supporte cette épreuve, que la carcasse fonctionne beaucoup mieux qu'on aurait pu le craindre. Et que, jour après jour, on sait mieux produire ses efforts et profiter des moments où l'on reconstitue ses forces. Immense plaisir complémentaire, celui de pauses : pas de bonheur aussi grand que de se défaire du sac (au passage, vif soulagement de plus sentir la pression des courroies) et de s'allonger de tout son long, en étirant délicieusement les courbatures. Se déchausser ? Jouissance d'un moment, mais imprudente. Les vrais marcheurs le déconseillent et on leur donne raison quand on entreprend de réintroduire une masse souffrante, contusionnée et rongée de sueur dans la camisole des chaussettes puis dans la prison de la chaussure qui paraît incroyablement étroite. Non, il vaut mieux ne se déchausser qu'à la fin de l'étape. Ne serait-ce que pour savourer ce plaisir presque douloureux de faire quelques pas précautionneux dans l'herbe, avec de petits gémissements où la jouissance n'est pas très loin de la souffrance.

J'ai gardé le souvenir fort de certaines étapes trop longues, où l'on avance encore mais au-delà de la fatigue. Un être humain est probablement capable de marcher jusqu'à l'épuisement total, avant de s'effondrer soudain. Je revois en particulier le village où notre voiture nous attendait ; il était au sommet d'une colline, et l'on voyait la route s'enrouler interminablement autour de la pente. Aurait-elle une fin ? Il s'agissait ce jour-là d'une situation extrême, d'un itinéraire mal évalué qui nous imposa de marcher pendant plus de huit heures.

Mais il est un peu vain de prétendre chiffrer d'avance une étape. Après s'être déplacé pendant une semaine en se repérant sur les cartes d'un topo-guide, au 25.000^e, on est toujours un peu déçu de reconnaître sur une carte Michelin ce que l'on a parcouru à pied : très peu, en fait. Le temps et l'espace n'ont rien à voir avec celui des déplacements automobiles ; sac au dos et bâton à la main, on ne fait guère que quelques kilomètres dans une heure, et une quinzaine au total, alors qu'on a vécu cela comme un très long cheminement.

Pierre & Marthe Mathieu au Laos, 1928 – 1946

Ce texte est né de la découverte, par les enfants Mathieu, de nombreuses lettres en provenance de Vientiane (Laos), écrites par leur mère (Marthe), ainsi que de quatre albums de photos prises par leur père (Pierre), toutes conservées dans la maison familiale à Saillans dans la Drôme. Si les lettres sont datées, les photos, elles, ne sont pas légendées ! Après le dépouillement de ce trésor, c'est Jean-Pierre qui va se charger de « faire parler les photos » grâce aux lettres dont il va extraire un récit des trois séjours effectués par la famille au Laos, alors un royaume sous protectorat de la France, entre 1928 et 1946.

Pierre et Marthe sont tous deux originaires de la Drôme. Elle est institutrice, lui est ingénieur des Travaux Publics. Ils se marient en 1927, et l'année suivante Pierre est nommé au Laos. Il y restera jusqu'à la fin de la guerre, avec deux périodes de congés en France. Au cours de ces trois séjours, Pierre Mathieu a dirigé et permis la construction [...] de la plupart des routes du Nord Laos, ainsi que celle de nombreux ponts sur les rivières laotiennes, ce pourquoi il a été décoré.

Le premier poste de Pierre est à Vientiane (de mai 1928 à juin 1931). Après la longue équipée en mer vers Saïgon (un peu moins d'un mois à cette époque), ils remontent le Mékong sur des chaloupes, puis sur un bateau plus moderne pour franchir les rapides,

et à nouveau des chaloupes, le tout en six jours, sous un soleil brûlant ou sous la pluie, dans un grand inconfort.

À peine installés à Vientiane, dans leur maison pourvue d'un jardin où pousse une vraie forêt vierge, il faut se faire au climat humide, aux petits animaux qui pullulent. Mais un événement se produit deux jours seulement après leur arrivée : la naissance de François, leur premier enfant ! Leur deuxième fils, Jean-Pierre, naît au cours de ce premier séjour à Vientiane en 1930. Leur troisième fils, Jacques, naîtra en octobre 1932 à Valence.

Marthe raconte leurs promenades en forêt :

C'est tout de même amusant, on s'écorche les jambes, on attrape des sangsues qui, les perfides, remontent sous le pantalon... et vous sucent... sans bruit ! jusqu'à tomber ivres-mortes. Alors seulement, le sang frais vous coule sur la jambe. On regarde... trop tard !... La saignée est accomplie. Il ne reste plus qu'un petit trou circulaire d'où s'échappe, intarissable, un mince filet de sang. Mais, à côté de ces petites surprises, on a d'autres plus intéressantes. On fait connaissance avec les pièges rustiques et ingénieux tendus pour les bêtes de la forêt : les trébuchets légers qui, placés sur un bambou barrant le chemin (si l'on peut dire!) vont happer l'écureuil étourdi ; les trappes qui de distance en distance offrent un traître chemin aux lièvres et aux lapins à travers les barrières de bambous qui courent à travers la brousse sur des centaines de mètres... Patience et ingéniosité qui révèlent le caractère à la fois tranquille et astucieux du Laotien. Mais les charmes de la brousse ne s'arrêtent pas là. Quoi de plus délicieux que d'aller au coucher du soleil se plonger dans les eaux tièdes et transparentes d'une pittoresque rivière bordée de verdure dans un site d'une rusticité sauvage ? Dans le jour les buffles se sont vautrés au même endroit peut-être et ont déposé... mais qu'importe ! L'eau coule, coule, et nettoie tout. Les poissons pullulent, minuscules, innombrables. On s'élançe avec volupté sous l'œil intéressé des *poussaos* et des Laotiens qui, eux, n'ont pas besoin de costume de bain pour leur toilette quotidienne ! Et puis, sur le bord de la rivière sont attachés de frêles radeaux de bambou sur lesquels dans un équilibre instable on se laisse glisser lentement au gré du courant, ou qu'avec des mouvements lents et mesurés on dirige à sa volonté avec un long bambou qui sert de propulseur. Ces Messieurs ce sont moqués de moi quand ils m'ont vue m'embarquer sur cet esquif rudimentaire et ils riaient d'avance de ma culbute imminente dans l'eau.

Le deuxième poste de Pierre est à Xien Khouang, puis à Louang Prabang (juin 1932 à juin 1936). Il rejoint son poste seul, car leur troisième fils Jacques naît en octobre à Valence. Marthe le rejoint avec les trois enfants en mai 1933.

Voici un aperçu des activités de Pierre en juin 1934, rapporté par le narrateur (Jean-Pierre).

Et Pierre est perpétuellement en tournée, sans compter ses responsabilités sur place !!!

- Le voilà parti à Muong Pheing, dans le sud, pour 8 jours ; il doit y superviser la construction d'un petit barrage pour l'irrigation des rizières ; et pour y arriver, il y a une journée de pirogue et deux jours de cheval.
- Il devra y retourner une deuxième fois, et le docteur en profitera pour l'accompagner.
- Et que dire d'une autre tournée où, au retour, un ruisseau en crue l'oblige à traverser à la nage avec son cheval ? Les bagages suivront le lendemain à dos d'éléphant.
- À Louang Prabang, il est préoccupé par l'étude du captage d'une source à 7 kilomètres et de l'adduction d'eau.

- Une crue brutale du Mékong, 2 m en 2 jours, l'oblige à procéder au démontage du pont en bois de la Nam Kan [photo jointe].

et au mois de juillet...

Il pleut tous les jours, et Pierre devient sédentaire ; c'est l'occasions pour réorganiser les ateliers, faire construire de nouveaux hangars ; trois éléphants du roi viennent remonter des billes de bois du Mékong jusqu'aux ateliers. Marthe et les garçons sont fascinés : "ils avancent avec une lenteur et une prudence calculées". Je (l'auteur) me souviens que François rayonnant avait été juché sur le plus grand des éléphants ; il était à la hauteur du premier étage d'où je le regardais avec envie.

Le troisième poste de Pierre est de nouveau à Vientiane (septembre 1937 – fin 1942). Cette fois, le fils aîné François, qui a 9 ans, reste en France chez sa tante, pour suivre une scolarité normale. Suite à la guerre et aux opinions gaullistes de la famille, Pierre est muté à Vinh (Vietnam) en janvier 1943. Il fait partie, depuis 1940, d'un réseau de renseignements. Il fait évader des résistants par la filière du Laos, ce qui lui vaudra plus tard une citation. Les Japonais prennent le pouvoir en Indochine le 9 mars 1945, et le 12 mars Pierre est emmené à la Kempetai (police militaire), où il subit un interrogatoire. Il est libéré au bout de dix jours, très affaibli. En juin 1946, la famille est enfin évacuée vers Saigon, et arrive à Toulon le 6 août.

Le 6 août 1946, le bateau est à quai à Toulon, presque tous les passagers sont massés au bastingage, toute une foule attend avec impatience sur le quai, chacun essaie de reconnaître un parent ou un ami, des appels fusent de part et d'autre. Je suis aussi sur le pont, je fouille la foule, là en bas, je demande à la cantonade : « Avez-vous vu un jeune homme de 18 ans ? » et surprise, une voix : « Il y en a un qui vient de se faufiler et d'entrer par la passerelle ! » Or, les accueillants n'étaient pas autorisés à monter à bord. Je bondis, dégringole un escalier, fonce dans la coursive qui mène à la passerelle et au moment de croiser quelqu'un courant dans l'autre sens, un cri « Jean-Pierre ! » Le temps de se retourner, nous sommes dans les bras l'un de l'autre avec François ; mystère de l'instinct fraternel !!! J'entraîne François jusqu'à la salle à manger, où Maman, trop émotionnée pour aller sur le pont, attend : « Maman, voilà François ! » ; l'émotion est trop forte ! Embrassades, larmes, et François : « Mais que tu es petite, Maman !!! » L'émotion gagne les autres dames tout autour : « Oh ! Une maman qui retrouve son enfant ! » Maman avait laissé un enfant de 9 ans, elle retrouve un grand jeune homme de 18 ans !

Geneviève Ragache, Carnets de voyage. Mongolie, 2008-2009.

APA 3814-10

Geneviève Ragache aime les rencontres, découvrir des modes de vie inconnus qu'elle n'hésite pas à partager – ce dont elle rend compte dans ses carnets de voyage.

Deux jours dans une famille de Bogd

Après une longue matinée à rouler dans le désert, nous arrivons à Bogd, agglomération de quelques milliers d'habitants, je suppose.

La famille élargie comporte deux couples, leurs enfants et les grands-parents, trois

yourtes et une maison en dur. Ce sont les grands-parents, personnes d'environ 55-60 ans, qui m'accueillent et se chargeront de moi. Comme je suis toujours à la diète, je les désole mais Madame comprend parfaitement. Elle a l'habitude de recevoir des Européens et a l'idée de me cuisiner du riz au lait sucré. Quelle merveilleuse attention et, ô miracle je le trouve bon et m'en délecte.

Le sourire réapparaît sur le visage d'Hotzol : sa touriste mange ! (...)

Madame vient me voir dans la yourte qui m'héberge. Elle arrive avec un petit sac de toile duquel elle sort de nombreux osselets. Elle m'initie à différents jeux d'adresse et, malgré toute ma bonne volonté, je suis très loin de réussir.

À mon tour, je lui enseigne des rudiments de Sudoku, jeu qu'elle a l'air de vaguement connaître. Elle comprend très rapidement, s'absente quelques instants pour revenir armée d'une gomme et d'un crayon et nous voilà assises, côte à côte, elle en tant qu'élève sudokiste et moi et tant que superviseur. Échange de connaissances dans la bonne humeur. Elle est passionnée par ce jeu et, voyant son acharnement, je recopie des grilles sur des feuilles de papier. Elle est ravie et commence à m'expliquer quelque chose mais, alors là, je ne comprends pas. Rien de mieux que de me prendre par la main et de me montrer ! (...)

Je passe la soirée dans la maison avec des albums photos de toute la famille, on m'explique les liens de parenté, les lieux et bien d'autres choses que je ne suis pas très sûre de comprendre. J'en profite pour leur offrir une grande photo de Savoie : marmottes, montagnes, chalets, fromages. Avec mes trente mots de mongol, nous devisons gaiement et j'ai la faiblesse de penser qu'ils comprennent : les saisons, les vaches enfermées dans les étables, le bois de chauffage, la transformation du lait en fromage, enfin presque tout leur univers transporté en Europe. Et nous finissons la soirée avec Monsieur à l'accordéon et chants de la dame.

Le lendemain matin, tous les enfants jouent au ballon. Hotzol et moi-même nous nous joignons à eux et je ne vous dis pas dans quel état je sors de cette épreuve sportive sur terrain poussiéreux et par grand vent.

A peine remise de ce match endiablé, la maitresse de maison vient me chercher et, sans avoir eu le temps de me changer ou de faire un brin de toilette, me voilà partant pour la ville, enfin quelques édifices en dur, quelques magasins et un établissement scolaire. (...)

De retour à la yourte, repas confectionné par mes soins et cuit à l'eau. Petit temps de repos et je gonfle les ballons de baudruche que je vais donner aux enfants de la famille. C'est du délire, le plus beau cadeau jamais reçu. Ils courent tous avec leur ballon bien ficelé au poignet en riant, criant - ce qui fait sortir les adultes. Quel émerveillement, certes de courte durée, puisque les ballons des garçons exploseront dans les vingt minutes et ceux des filles dix minutes plus tard. Mais aucune trace de déception ni de tristesse sur leur visage, ils continuent à courir dans tous les sens avec la ficelle au poignet. Faciles à satisfaire, ces enfants...

René Rioul & Michel Colonna Ceccaldi
Adieu, voyages lents ...
N°APA 3112 - 103 pages – tapuscrit

Ce livre est un témoignage sur l'âge d'or du cyclotourisme, les années 1950. Il est aussi l'exemple d'une double écriture, écriture en tandem comme le dit Simone Aymard dans son écho : René et Michel, deux amis, étudiants, y entremêlent leurs journaux personnels de l'époque, les « carnets de randonnées » de Michel et des lettres à leurs proches. Balades en Bretagne ou dans les Ardennes, rencontres, accueil à la bonne franquette, ces récits sont illustrés de photos et de dessins.

Pèlerinage à Chartres, 31 mai – 1er juin 1952
Journal de René

Lundi 2 juin

Samedi, vers la fin de la matinée, deux jeunes étudiants descendaient du train à Rambouillet. Sacs sur le dos. Plus de 40 km devant eux. Ils allaient à Chartres. Ces deux philosophes en liberté, c'était Michel Colonna et René Rioul.

Nous partons donc, nous allégeant de tout ce que nous impose une incommode civilisation. Un petit détour. Nous déjeunons au flanc d'une prairie avant Gazeran.

Ce n'est qu'un début. La marche continue sur la grand-route. Conversation s'achevant en silence. Et chants. Les voitures filent dans un sens et dans l'autre. Un geste de la main parfois salue les porteurs de sacs.

Épernon. Arrêt de quelques minutes. Il fait bon se rafraîchir un peu. En route encore.

Hanches. Les nuages se pressent au-dessus de la platitude à peine vallonnée de la plaine. Il pleut maintenant et nous enfilons nos imperméables.

Maintenon. Nous faisons notre marché en traversant la ville, la petite ville sur laquelle la pluie recommence à tomber. Et nous reprenons la route. Il faut arriver à Saint-Piat avant que la nuit – avec ce ciel noir – ne tombe. Nous avons quitté la nationale pour une petite route qui serpente dans la vallée entre les prairies. De-ci-delà, des tentes.

Voici Saint-Piat. Les pieds se font lourds. Nous avons fait depuis midi 26 km selon la carte Michelin, mais bien plus avec les erreurs de marche. La pluie tombe toujours. Saint-Piat, où nous comptons bien trouver une grange pour coucher. Mais rien. Sinon peut-être à la sortie du village, sur la route de Jouy. Jouy où j'ai couché en 47 [lors d'un précédent pèlerinage à pied]. Là-bas, je connais un endroit où coucher. Mais pouvons-nous pousser jusque-là ? Il fait presque nuit, il pleut toujours, les pieds pèsent. Enfin, tout au bout du pays, voici une ferme.

Nous sommes tombés sur un brave homme hospitalier – c'est rare dans ce pays – qui nous raconte sa vie. Nous allons être là comme des rois. De la paille. Dans un coin de l'étable, une vache, seul reste du bétail de la ferme... Nous mangeons, puis, le cantonnement préparé, allongés sur la paille, nous lisons à la lampe électrique la Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres. La lecture s'achève dans le silence. Nous sommes émus par ces vers, les plus beaux sans doute que Péguy ait jamais écrits.

Prière du soir. Nous nous enfonçons dans nos sacs. Comme d'habitude [en pareil cas], je dors peu. La vache rumine dans son coin et de temps à autre fait un tintamarre effroyable en se frottant au râtelier... Je somnole un peu. Michel se réveille en sursaut. « C'est curieux que la paille soit toujours en cubes et non en carrés... » Il dormait encore. Mon incompréhension de cette proposition si simple l'a réveillé tout à fait. Nous en rirons bien demain.

Quatre heures. Sonnerie du réveil. Toilette sommaire dans le matin clair. Il ne pleut plus. Le ciel est pur. Les arbres de la vallée sont étrangement vaporeux. Mais nos chaussures sont gorgées d'eau et c'est tout un travail de les mettre ce matin.

Tout est prêt. En route. Jouy, La Villette Saint-Prest. Pendant plus d'une heure, nous ne rencontrons pas un être vivant. Après le passage à niveau, nous montons sur le plateau. La cathédrale se dresse devant nous.

Les plantes de pieds cuisent plus que jamais. Dizaines de chapelets et chants se succèdent. Dès que notre attention diminue, la vitesse tombe à rien. Quelques voitures passent. Voici le camp d'aviation, les premières maisons de Chartres. Nous avançons péniblement. Depuis hier midi (il n'est pas huit heures), nous avons fait plus de 45 km. La route est devenue notre demeure. Nous avons tout oublié de notre vie habituelle.

Enfin, nous nous sommes hissés à la cathédrale. Nous enfilons nos pantalons sur nos shorts avant d'entrer. Confession, messe. Communion de pèlerins, encore enfiévrés par la marche et les plantes de pieds en feu.

Je me souviendrai toujours de ce moment-là. Nul ne sait ce que représente Chartres, s'il n'a communiqué dans sa merveilleuse cathédrale après 45 km de marche, les pieds en loques, 18 km le matin à jeun ; s'il n'est parti sans savoir où coucher. Tout cela fait de Chartres, fait de sa cathédrale Notre-Dame la plus grande exception de notre vie. Alors seulement on comprend Péguy. Alors on sait ce qu'est un pèlerinage.

Cahier de randonnées de Michel

Cette fois, je pars [à Chartres] à pied avec René, en vrai pèlerin ; enfin, en partie à pied... Un énorme sac sur le dos, en short et chemise, moi coiffé en plus du chapeau scout, nous devons avoir une drôle de touche ! Nous descendons du train à Rambouillet, et commençons par prendre la route d'Ablis. Après plusieurs kilomètres, il nous faut tourner à angle droit. Nous bavardons comme deux pies et trouvons un endroit charmant (?) près du chemin de fer pour déjeuner. Après cela, c'est une grande route un peu monotone, mais quand même fort jolie, ce qui ne nous empêche pas de continuer à parler. À Épernon, nous sirotions une limonade, car il règne une douce chaleur ; pas pour longtemps : la pluie se met à tomber peu à peu et, à Maintenon, c'est un vrai déluge ; nous achetons notre dîner, et continuons à avancer gaiement sous le déluge. Malheureusement, au bout d'un kilomètre, nous nous apercevons que nous nous sommes trompés de route ; retour en arrière, toujours en riant sous la pluie et nous avalons de bonne humeur les cinq charmants kilomètres le long de l'Eure qui séparent Maintenon de Saint-Piat. Mais là, où coucher ? Je propose de continuer jusqu'à Jouy, à cinq kilomètres, où nous avons plus de chances de trouver un gîte, mais René semble en avoir assez. Nous remarquons une grande ferme qui paraît presque vide ; le fermier est très gentil et nous installe dans une étable, non loin d'une vache ; avant de nous endormir, nous lisons du Péguy à la lueur de nos lampes de poche.

Le lendemain matin, nous nous levons vers quatre heures ; peu après, la route résonne de nos pas, et nous nous taisons en admirant la nature qui se réveille. À partir de Jouy, nous alternons chants et dizaines de chapelet ; juste après Saint-Prest, la route monte sur le plateau et la cathédrale surgit tout d'un coup de la platitude du paysage. Et alors, c'est une marche éblouie vers l'étoile, au pas cadencé accompagné de « Je vous salue Marie » entre deux océans de blé vert. Enfin nous arrivons à Chartres, les plantes des pieds cuisantes, ce qui est un peu gênant pour marcher, mais pas vraiment fatigués ; ce n'est pas un vrai pèlerinage : nous n'avons pas assez souffert.

Nous admirons la ville, la cathédrale surtout, sous ce gai soleil du premier jour de juin. Nous rentrons dans la cathédrale et prions longtemps Notre-Dame. J'ai malheureusement oublié mon appareil photo, mais René a le sien et tient beaucoup à me prendre devant la cathédrale, et à ce que je le photographie de même, photos trop classiques que je n'apprécie pas beaucoup. Puis nous errons dans la ville en lisant Péguy, admirons, bavardons, René photographe ; ensuite, nous déjeunons. Enfin, après l'envoi de cartes postales, nous reprenons le train, joyeux et un peu émus...
